

Susan Faludi

L'Amérique contre les femmes

Pour l'essayiste Susan Faludi, les États-Unis sont un pays « macho » qui ne sait pas protéger ses citoyens, un pays où les droits des femmes sont plus que jamais malmenés. Entretien avec une femme lucide, encore ébranlée par les images de l'ouragan Katrina.

par **Nathalie Collard**

Aux États-Unis, Susan Faludi se situe dans une classe à part. Ex-reporter au *Wall Street Journal*, elle a laissé le journalisme dans les années 1980 pour analyser des enjeux d'actualité en lien avec la condition des femmes. Toujours en avance sur les tendances — le titre de son best-seller *Backlash* est devenu une expression consacrée — Faludi fouille ses sujets à fond et consacre plusieurs années à l'écriture d'un livre.

Dans *Backlash : The Undeclared War Against American Women*, publié en 1991, la jeune femme brosait un tableau plutôt sombre de la situation des femmes sous l'ère Reagan. Huit ans plus tard, Faludi surprenait tout le monde avec *Stiffed : The Betrayal of the American Man*, un essai percutant sur l'état de la masculinité aux

États-Unis. L'essayiste démontrait avec brio comment la chute des repères masculins — l'armée, l'entreprise, le sport — avait entraîné une perte d'identité chez les hommes américains.

Établie à San Francisco, Susan Faludi travaille aujourd'hui à la rédaction de deux livres : le premier, consacré au militantisme féministe environnementaliste, devrait être publié au printemps 2006 chez Metropolitan Books. Le second se penchera sur la condition des femmes sous le gouvernement Bush — une sorte de suite à *Backlash* — et paraîtra dans quelques années. *La Vie en rose* a joint Susan Faludi par téléphone, quelques jours après le passage de l'ouragan Katrina en Louisiane.

La Vie en rose : Quel est l'état du féminisme, aujourd'hui, aux États-Unis ?

Susan Faludi : Ce qui me frappe, c'est que la situation est pire que dans les années 1980, mais que ça ne provoque aucune vague. Personne ne dit rien. En surface, quand on

regarde les chiffres, tout semble bien aller : les écoles de médecine sont remplies de filles, les femmes sont légèrement plus nombreuses en politique et plus visibles dans la plupart des professions et pourtant... De plus en plus de femmes profitent du féminisme, mais elles sont de moins en moins nombreuses à se dire féministes.

Or, quand on regarde la situation de plus près, on réalise que le gouvernement fédéral a retiré son soutien à tous les programmes d'accès à l'égalité. Chaque aspect de l'économie des femmes a été la cible d'une discrimination vicieuse et depuis 2000, sous l'administration Bush, on a fait semblant seulement de s'intéresser aux droits des femmes. Jamais de mon vivant je n'aurais cru que quelqu'un ferait bien paraître Ronald Reagan!

Quant aux femmes privilégiées, qui ont fait des études, qui ont les moyens de quitter leur emploi, où sont-elles aujourd'hui? Elles se cachent dans leur quartiers clôturés avec leur VUS en dépensant trop d'argent sur l'essence... Elles n'ont aucune idée de l'ampleur de la pauvreté. Depuis la réforme du système d'aide sociale sous le président Clinton, il n'y a plus d'aide sociale. Il n'y a plus de services de garde abordables. À mon avis, ce qui s'est produit à la Nouvelle-Orléans est une métaphore de la situation des femmes aux États-Unis. Les gens se disent : comment se fait-il que cela s'est produit? Nous ne savions pas qu'il y avait tant de gens pauvres!

LVR : Comment expliquer qu'il n'y ait pas de riposte de la gauche ?

S. F. : Je crois que c'est en partie parce que les féministes et la gauche en général ne savent pas comment riposter, élever la voix. Les vieilles méthodes — les manifestations, les marches, les lettres ouvertes — ne fonctionnent pas lorsque le pouvoir ne répond pas. Il y a eu de grandes manifestations contre la guerre en Irak et, pourtant, nous sommes quand même allés en guerre. Il y a eu la plus grande marche de femmes en faveur de l'avortement à Washington et, pourtant, le gouvernement n'y a jamais répondu. C'est décourageant.

Du côté des démocrates, il y a une immense passivité. Ce parti n'a aucun pouvoir au Congrès. De mémoire, c'est la première fois que la Maison Blanche et le Congrès sont tous deux républicains. Les mécanismes du gouvernement ne servent pas les démocrates.



Susan Faludi

dans les années 1980, mais que ça ne provoque aucune vague. Personne ne dit rien. En surface, quand on



Les féministes et la gauche en général ne savent pas comment riposter, élever la voix.

Trouver le candidat qui ralliera les électeurs américains est un gros problème. Les derniers candidats du Parti démocrate, qu'il s'agisse d'Al Gore ou de John Kerry, donnaient l'impression de ne pas vraiment vouloir être présidents. En outre, John Kerry a ignoré les femmes, il ne leur a pas parlé et cela s'est reflété dans le vote. Plusieurs sondages ont montré que la majorité des femmes, tous partis confondus, avaient l'impression que la course présidentielle n'avait pas suffisamment abordé les sujets qui touchent les femmes.

LVR: Croyez-vous qu'Hillary Clinton serait une meilleure candidate?

S. F.: Je suis prudemment optimiste. Elle est détestée par les gens de la droite et elle aura à faire face à la misogynie presque psychotique qui fait rage dans ce pays. Pourra-t-elle s'élever au-dessus de la mêlée? Le problème avec Hillary — et c'est assez ironique —, c'est qu'elle est trop compétente. Elle connaît ses dossiers en détail, elle a une approche intellectuelle des choses. Dans n'importe quel autre pays, ce serait vu comme une force mais pas ici. Le courant anti-intellectuel est trop fort. Chose certaine, elle est certainement la meilleure candidate que les démocrates aient à offrir. Et selon moi, elle a plus de chances d'être élue à la présidence des États-Unis que Condoleeza Rice — celle qui magasinait des chaussures chez Ferragamo alors que son coin de pays était submergé —, qui ne s'est jamais présentée devant l'électorat, qui a été nommée aux postes qu'elle a occupés.

LVR: Hors de l'univers strictement politique, une autre femme s'est récemment illustrée sur la place publique aux États-Unis. Il s'agit de Cindy Sheehan, cette mère qui a perdu un fils dans la guerre en Irak. Que pensez-vous d'elle?

S. F.: Elle est fantastique et tellement courageuse! Mais la droite est à ses trousses de façon obsessionnelle et la présente comme un soldat de la gauche alors que c'est tout simplement une mère qui a perdu son fils, dans une guerre qui ne devrait pas exister. Je ne connais pas ses opinions à propos du féminisme, mais je dirais qu'en tant que mère qui souffre, c'est à peu près la seule femme qui jouit d'une certaine liberté d'action. Le problème actuellement aux États-Unis, c'est l'ampleur des soupçons et de la haine exprimés à l'endroit de la pensée de gauche. C'est une question qui a besoin d'être diagnostiquée et réglée avant qu'on puisse s'attaquer aux autres problèmes.

LVR: Comment l'expliquez-vous, cette haine?

S. F.: C'est très compliqué. Je crois que c'est au cœur de ce qui définit les États-Unis, c'est-à-dire une vision

macho de ce pays, cette vision du « Go West » : « Va toujours plus loin, toujours plus haut. » Ici, quelqu'un qui prend soin des autres est perçu comme un être mou et faible. Or la vision macho, on le voit bien, est un échec total.

LVR: Les attentats terroristes du 11 septembre n'ont rien changé à la psyché des Américains?

S. F.: Voilà ce qu'il y a de plus tragique à propos du 11 septembre 2001. Nous étions à un moment de notre histoire où nous avions besoin des autres. Nous aurions pu changer, devenir une nation plus charitable, accepter la main qu'on nous tendait et prendre un virage vers la gauche. Nous ne l'avons pas fait. Bush et la Maison-Blanche ont décidé de coller à la vision machiste. Nous refusons tellement de nous montrer faibles que celles qui ont élevé la voix — Susan Sontag, Katha Pollitt, Barbara Kinsolver — ont été attaquées vicieusement pour avoir osé critiquer la politique américaine.

LVR: Où est le mouvement féministe pendant ce temps? Pourquoi ne l'entend-on pas?

S. F.: Tout dépend ce que vous voulez dire par mouvement féministe. Il y a les groupes officiels comme NOW et Feminist Majority. Ils ont parlé mais leurs voix n'ont pas été entendues. Prenons l'exemple de Eleanor Smeal¹, qui a fait campagne en faveur des femmes afghanes. Une enquête a démontré qu'elle a été invitée une seule fois dans les émissions d'information du dimanche matin, alors que Pat Robertson, ce maniaque qui a invité les gens à assassiner le président du Venezuela Hugo Chavez, a été invité environ 12 fois durant la même période. Le problème, c'est qu'il n'y a pas d'espace pour ces femmes-là.

LVR: Les féministes ne sont peut-être pas invitées dans les talk-shows politiques mais, d'un point de vue extérieur, on remarque que les médias américains parlent beaucoup plus de féminisme depuis quelques années. N'y a-t-il pas une contradiction?

S. F.: Il faut voir comment ils en parlent! La société de consommation — qui vide l'être humain de son essence — a convaincu les femmes que le féminisme était un mouvement d'auto-glorification : « C'est à propos de vous », « Vous pouvez tout avoir! »... Or le féminisme n'a jamais dit ça. Le féminisme, c'est un mouvement de citoyennes publiquement responsables, engagées, qui contribuent à la société.

LVR: Y a-t-il une prise de conscience chez les plus jeunes?

S. F.: Je vais vous raconter une anecdote. L'autre jour, j'ai donné une conférence dans un collège. Après la con-

¹ Eleanor Smeal est la présidente de la Feminist Majority Foundation.

férence, je discutais avec des jeunes femmes étudiantes en droit qui m'expliquaient que la nouvelle mode, c'est d'avoir des enfants très jeunes, durant ses études, et de planifier l'accouchement durant les vacances d'été. Voilà où nous en sommes rendues! Les femmes se disent: « Je ne peux pas demander au système de changer, alors je vais m'adapter aux structures existantes. » Il est vrai que dans notre pays, il est très difficile de penser changer la façon dont l'État fonctionne, alors que dans un plus petit pays comme la Suède, par exemple, un petit groupe de leaders femmes a convaincu le Parti social-démocrate d'adopter un point de vue féministe de la gestion de l'État.

avenir économique, ils se sentent trahis par l'entreprise à laquelle ils ont été fidèles durant des années. Et ils ne savent pas de quelle façon combattre. Alors ils se fâchent contre les femmes qui de leur côté, en apparence, semblent mieux se tirer d'affaire dans la société. Elles deviennent donc la cible rêvée.

Or si les hommes désirent connaître la source de leur agonie, ils n'ont qu'à se tourner vers le gouvernement Bush et la grande entreprise, voilà les vrais coupables. Ce qui est le plus horrible dans tout ça, c'est que la classe d'hommes qui a été le plus heurtée par les politiques de Bush est celle qui a voté pour lui.

C'est comme s'ils s'identifiaient à Bush : quand on se sent affaibli, on parle fort, on déplace de l'air, on joue au macho! Bush est un emblème qui les fait se sentir mieux.

Le problème avec Hillary — et c'est assez ironique — c'est qu'elle est trop compétente.

² Décision de la Cour suprême de 1973 qui autorisait l'accès à l'avortement aux Américaines. La portée de ce jugement a été réduite depuis par de nombreuses mesures des États ou du gouvernement central.

LVR: Le féminisme est-il en voie de disparition aux États-Unis?

S. F.: En fait, nous sommes prisonnières d'une boucle qui se répète sans cesse. Nous avons réglé la première étape qui consistait à reconnaître que les femmes ont été abusées, victimes de discrimination. Nous nous sommes rebellées, mais nous sommes incapables de passer de l'adolescence à l'âge adulte, c'est-à-dire devenir des citoyennes à part entière. Nous avons rué dans les brancards, mais que faisons-nous ensuite? C'est la partie la plus difficile de l'évolution du mouvement féministe, mais c'est aussi la plus cruciale : comment crée-t-on une société dans laquelle le féminisme n'est plus de l'ordre de la révolte d'enfant mais plutôt un comportement responsable et adulte?

LVR: Pendant que les féministes se remettent en question, les hommes blancs américains semblent traverser une grande crise existentielle. Que pensez-vous des hommes aujourd'hui, six ans après la publication de *Stiffed*?

S. F.: Je dirais qu'ils avancent à reculons. Premièrement, il faut faire la part des choses entre ce que disent les médias des hommes et la vraie façon dont les hommes vivent leur vie. De façon individuelle, je crois que les hommes veulent être plus présents auprès de leurs enfants. Pour le reste, ils sont insécures à propos de leur

LVR: Que pensez-vous de la nomination de John Roberts comme juge en chef de la Cour suprême des États-Unis?

S. F.: J'en pense que c'est désastreux, mais que cette nomination aura été brillamment orchestrée par le clan Bush. Je crois — et j'espère que l'avenir me donnera tort — que nous sommes en train de nous faire passer un sapin. Roberts a l'air gentil, les démocrates vont baisser les bras et ensuite, Bush nommera quelqu'un d'encore plus à droite, probablement une femme, en disant : je vous ai donné Roberts... Et on se retrouvera avec trois femmes conservatrices à la Cour suprême, qui renverseront probablement *Roe vs Wade*². Mais j'espère me tromper...

LVR: À vous écouter, l'avenir de la société américaine s'annonce plutôt sombre. Comment entrevoyez-vous les années qui viennent?

S. F.: La première chose à faire est de remettre le mouvement féministe sur pied et d'établir une liste des priorités. Contrairement à ce qu'on a dit lors des dernières élections présidentielles, la sécurité n'est pas la première préoccupation des femmes. Il y a des questions plus pressantes comme la santé, l'éducation, le pain et le beurre. C'est ce qui a été le plus choquant dans toute la crise de la Nouvelle-Orléans, de constater que, pour bien des Américains, la vie est un combat pour survivre au quotidien. Je me dis que c'est peut-être ce dont nous avons besoin, la poussée finale pour prendre un virage, abandonner notre approche dominatrice et apprendre finalement à prendre soin les uns des autres.

NATHALIE COLLARD, qui a longtemps écrit dans *Voir* mais jamais dans *La Vie en rose*, pour cause de jeunesse, est journaliste à *La Presse*.

Comment crée-t-on une société dans laquelle le féminisme n'est plus de l'ordre de la révolte d'enfant mais plutôt un comportement responsable et adulte?